

Comme pour nous rappeler à quel point est odieuse la banalisation de ces morts que l'on apprend par la radio ou la télévision, des quatre coins du Monde, voici que l'une d'elles nous touche de plein fouet : Simone HEURTAUX est morte, tuée à coups de pierres en Nouvelle-Calédonie. Elle est morte par le geste terrible de gens revendiquant leur identité, leur dignité d'hommes, elle que nous avons toujours connue en lutte pour ces valeurs mêmes.

Si je croyais encore que de tels propos aient un sens, je crierais l'injustice et l'absurdité de cette mort. C'est sans doute le sentiment de beaucoup d'entre nous. Je ne sais dire aujourd'hui que ma peine et ma douleur.

J'ai connu Simone au Comité d'animation de l'I.C.E.M. où, déléguée régionale d'abord, puis mandatée dans le collectif des animateurs pédagogiques, elle a beaucoup travaillé, avec rigueur, honnêteté, exigence envers elle et les autres, totalement engagée et respectueuse de ses engagements. Elle sut, dans cette structure un peu trop froide, se donner à fond sans y perdre son âme, sa vitalité pédagogique, ses qualités humaines et militantes. Plusieurs fois, parce que cela s'imposait d'évidence, elle fut sollicitée pour accepter une cooptation au Comité Directeur, qu'elle déclina toujours, à notre grand regret car nous savions qu'elle y eût été utile et efficace.

Dans le même temps, elle s'était investie très fort dans le travail du secteur Education corporelle, qui se concrétisa dans des rencontres, des stages, des réseaux d'échanges et de réflexion, des articles, des ateliers et témoignages dans nos Congrès et Journées d'Etudes, par la réalisation d'un fichier pratique, par un livre enfin, dont le titre était un cri de joie et d'espoir qu'on ne peut s'empêcher d'entendre résonner en nous maintenant qu'elle est morte. Dans ce travail, qui était aussi une lutte, il lui fallut mettre toutes ses forces, toute sa combativité, pour non seulement le mener à bien mais encore le défendre car il était, comme nombre de recherches naturellement nées dans ce mouvement, tout aussi naturellement accueilli avec réserves ou même très violemment critiqué par quelques-uns alors qu'il suscitait l'enthousiasme des autres. Et parce qu'elle était « un être vertical », elle imposa alors au C.A., et anima, malgré l'ironie facile, un débat sur le « Droit à la Différence » dont nous sortîmes grandis. Ces pierres qui l'on aveuglément tuée, elle, demandaient-elles autre chose ?

Travail, lutte, ce fut aussi une aventure exaltante. D'autres, qui y participèrent, en témoigneront sans doute. Pour moi, qui n'en étais point, je me contenterai de me réjouir de sa réussite.

Ensuite, Simone passa ce relais et se consacra pendant deux ans, avec son groupe départemental, à la rédaction de *L'Éducateur*. Et puis on la vit un peu moins dans nos rencontres nationales. J'eus encore une ou deux fois l'occasion de travailler avec elle. Elle m'avait écrit sa joie de devenir professeur de collège, de démarrer autre chose. J'étais heureux et fier d'être de ses amis. Comme elle savait aimer ! Je sais que nous sommes nombreux pour qui elle était, elle demeure, l'image de la vie. Atterrés et douloureux, nous savons que ces pierres se sont trompées de cible. Témoins de sa vie, nous dénonçons à quiconque le droit d'utiliser sa mort injuste pour condamner sommairement ceux qui les ont lancées.

Guy CHAMPAGNE - 9 avril 1985

Simone,

Tu as su communiquer, à tous ceux qui t'ont rencontrée, la chaleur de ton amitié, l'enthousiasme de tes engagements. A côté de toi, avec toi, tous les copains de l'I.C.E.M. ont partagé ta volonté de mieux faire briller le soleil pour tous. Et tu y es arrivée avec les gosses de la petite école de Jouy comme avec ceux du collège à Sens.

Les jeunes, auxquels tu savais si bien faire conquérir le bonheur de la communication, tu en avais retrouvé d'autres depuis peu et sous d'autres cieux. Ils n'auront pas eu le temps d'en profiter.

Au moins, ne sauront-ils pas ce qu'ils ont perdu, eux.

Toi qui a toujours milité du côté des opprimés, il faut bien que le hasard soit aveugle pour qu'à ton tour tu sois la victime des conséquences injustes de l'oppression.

Moïse GOUREAU  
Roger CROUZET

**MAIS** je reviens à mon travail quotidien.

Le fait est là, il existe. Le foot est roi. Ils veulent du foot. Faire autre chose ? Oui, mais du foot, ils en feront ailleurs, et dans l'esprit qu'on connaît.

Alors, faire du foot, oui, entre autres choses. J'ai accordé une heure sur trois par semaine. Le reste du temps, on fait d'autres jeux, du hand-rugby par exemple, où l'on invente les règles au fur et à mesure, où l'on s'attrape, où l'on rigole ; des bagarres avec des règles de sécurité trouvées ensemble ; des jeux nouveaux : hockey sur patins ; du mime... Ils aiment bien, mais n'oublions pas l'heure sacro-sainte, l'heure du foot !

J'ai insisté, dans l'année, pour :

- qu'ils s'arbitrent eux-mêmes ;
- qu'ils s'arrêtent pour discuter calmement quand il y a litige, et qu'ils aient alors recours, soit aux règles officielles, soit à des règles que l'on se donne.

- lorsque des camarades ne savent pas jouer, ce qui arrive en début d'année, où se mêlent des élèves adhérents de clubs et des élèves n'ayant jamais touché une balle, au lieu de les traiter de bons à rien, prévoir des moments pour leur apprendre à tirer, à dribbler, à contrôler la balle, et les inclure automatiquement dans les équipes, en leur donnant alternativement toutes les places dans le jeu.

- Le plus longtemps possible, changer la composition des équipes et les places de chacun.

- A chaque fois que c'est possible, faire des équipes mixtes. Il y a des filles qui aiment le foot, qui savent se faire accepter, qui compensent par la gentillesse et le sourire leur handicap technique de départ, et qui finissent par être considérées comme des joueuses à part entière. A ce moment-là l'ambiance du jeu se trouve complètement changée.

- A la fin du jeu, essayer de parler du plaisir qu'on y a pris, des progrès que chacun a faits, de l'aide que certains ont apportée à d'autres...

**A**VEC des élèves que je n'ai qu'une heure à la fois, et seulement en éducation physique, ce que je viens d'énoncer fait presque partie des vœux pieux. Ils n'ont qu'une heure de foot, ils veulent en profiter au maximum. Pas question de discuter. Pas question de se charger des novices. Pas question d'arbitrer. Ils sont là pour jouer.

Les résistances commencent à céder vers la fin mai, à force d'insistance de ma part. Mais pour si peu de temps...

Par contre, avec des élèves que j'ai treize heures par semaine (en E.P.S., français, histoire-géographie en particulier), l'E.P.S. fait partie de la vie coopérative, l'on peut en discuter pendant les heures de français, prévoir pendant l'heure d'histoire, ce qui laisse l'heure entière pour l'activité physique.

D'autres relations ont le temps de se créer. Un autre esprit.

**E**T puis, il y a l'aspect politique... Mes élèves parlent du Mondial, mais l'Argentine, ils ne connaissent pas. Alors on fait connaissance. On lit les journaux. On compare les titres, les articles.

La guerre de 39-45 est au programme d'histoire du C.E.P.E.

Le fascisme est un sujet historique.

Les élèves demandent : « Ça n'existe plus, les pays fascistes ? »

Mais alors, sur certains journaux, ils disent que l'Argentine...

Les élèves de cette classe ont proposé de faire un montage diapos sur le Mondial. Ce seront eux les sportifs, les capitaines des équipes des différents pays.

Feront-ils, aussi, des diapos sur l'Argentine ? sur la torture ? le fascisme ?

Feront-ils la différence entre le sport politique et le jeu sportif auquel ils prennent plaisir entre eux ?

Et quand ils seront récupérés par des clubs sportifs, qu'ils auront en face d'eux des joueurs agressifs, et autour d'eux des supporters chauvins, à quoi auront servi mes efforts ?

Extraits d'un billet de Simone HEURTAUX,  
« Foot à la une », paru au moment de  
la coupe du monde de foot en Argentine fasciste